Evelyne Asch

Le Paon et la Lionne



Itinéraire d'un couple inattendu

Evelyne Asch

Le Paon et la Lionne

© Evelyne Asch, 2026

ISBN numérique : 979-10-405-6056-2

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

Avril 2010

Après une première éruption survenue en mars dernier, sans faire ni victimes ni dégâts, le volcan islandais Eyjafjöll, qui culmine à 1666 mètres d'altitude, est à nouveau entré en éruption voici quelques heures. L'activité a provoqué une importante fonte de glace qui entraine des inondations conséquentes, et la formation d'un panache volcanique sans précédent, composé de vapeur d'eau, de gaz volcanique et de cendres. Des tremblements de terre ont également été enregistrés.

Cette nouvelle éruption, qu'on attend jusqu'à vingt fois plus puissante que la précédente, pourrait entrainer l'évacuation de plusieurs centaines de personnes. Nous ne disposons pas encore de données concernant l'impact potentiel des fumées émises.

Hélène Colsant, envoyée spéciale, en direct de Selfoss.

Première partie :
La parenthèse islandaise

Chapitre 1 :
Paris — Trondheim

Tout ce que je possède pour une seule minute de silence.

C’est ce que pensait Carole Keay en cet instant précis.

Elle n’entendait plus rien d’autre que le bourdonnement assourdissant. Incessant. Abrutissant. Elle ne captait plus aucun autre son. Elle voyait bien des gens discuter, se déplacer parfois, mais ne les entendait pas.

Il y avait juste ce bourdonnement. Qui venait de diminuer de puissance, qui lui semblait plus étouffé que l’instant d’avant. Mais pas moins angoissant. Elle savait pourtant qu’il n’y avait rien à redouter de cette modulation de son. Ça se produisait à chaque changement de régime des moteurs. Soit parce que l’avion changeait d’altitude, soit parce qu’il accélérait ou décélérait. Elle connaissait ces changements fréquents et en avait bien mémorisé les causes pour pouvoir se les répéter comme un mantra à chaque fois que l’inquiétude remontait d’un cran, comme le préconisait l’auteur du guide à l’usage des « aviophobes » qu’elle emportait à chaque fois qu’elle ne pouvait éviter ce douloureux moyen de transport.

Le bruit était toujours l’élément le plus difficile à maitriser pour elle. Passait encore l’horrible sensation de poussée lors du décollage, de loin la plus désagréable du voyage, mais qui ne durait finalement que peu de temps. Passaient encore les turbulences et la sensation nauséeuse lors de la descente. Passait encore l’inconfort de la cabine qui lui semblait plus étriquée à chaque voyage. Mais le bruit, c’était toujours le pire. Elle aurait pourtant dû se réjouir de ce vrombissement. C’était une preuve indéniable du fonctionnement des moteurs. Mais non. Le bruit la stressait et l’irritait chaque fois un peu plus.

Carole sentait venir la belle crise d’angoisse. Elle se força à se redresser et à se tenir bien droite, épaules relâchées, cou bien dans l’alignement de la colonne vertébrale, menton relevé. Pour la troisième fois du voyage, les yeux fermés, elle entreprit ses exercices de respiration : une forte inspiration rapide suivie d’une très longue expiration. Le temps de compter jusqu’à dix crocodiles. Et on

recommence. Encore. Elle devait bien être à trois ou quatre minutes d'exercice lorsqu'elle se rendit compte qu'elle n'entendait presque plus le bruit des moteurs. Juste un léger ronron au loin. Elle prit la précaution de continuer encore un moment. Puis, se sentant se détendre, elle se laissa aller à tenter de compter le nombre de vols qu'elle avait déjà pris. Elle essayait de le faire lors de chaque voyage et n'y arrivait jamais. Elle comptait et recomptait, mais finissait toujours pas abandonner. Et finissait toujours par penser à son père. Quand Carole était enfant et qu'elle lui confiait sa peur, juste avant le décollage, il lui répondait invariablement que lui adorait l'avion et qu'il ne voyait vraiment pas pourquoi ce devrait être différent pour elle. Alors, elle se sermonnait, se convainquait qu'elle devait se montrer aussi forte que papa. Et elle ravalait ses larmes et sa peur. Mais pas ses nausées. Heureusement, les hôtesses étaient toujours gentilles avec elles et l'accompagnaient aux toilettes pour lui rafraîchir le visage et la rassurer avec un soda ou parfois même un câlin. Quand Carole reprenait sa place auprès de son père, il lui rappelait de toujours penser à remercier l'hôtesse et de vérifier si elle souriait quand elle passait dans l'allée. Car, tant que l'hôtesse souriait, c'est que tout allait bien.

Carole contrôla si l'hôtesse souriait quand elle passa à côté d'elle pour apporter des serviettes en papier à une dame maladroite deux rangs plus loin. Apparemment, tout allait bien.

Alors, Carole sortit son carnet de mots croisés de son sac pour s'occuper l'esprit. Toujours garder son cortex en éveil en situation de stress pour éviter au cerveau des émotions de prendre le dessus. Elle essaya de s'installer du mieux qu'elle put et jeta un coup d'œil à ses voisins avant d'attaquer une nouvelle grille. Tran menait un combat sans merci contre des zombies ou des extra-terrestres sur sa console portable dernier cri tandis qu'Yves s'était endormi, lunettes sur le nez, livre sur les genoux, devant un film de guerre. Mais comment faisaient-ils pour rester impassibles à huit mille mètres de la terre ferme ?

*****

Carole reprit sa respiration de cohérence cardiaque dès l'annonce de la descente vers Oslo. Bien concentrée sur son souffle, elle ne ressentit que peu de désagréments à l'atterrissage. Son soulagement fut complet lorsqu'elle arriva

dans la zone de transit. Le vol pour Trondheim n'étant prévu que cinquante-cinq minutes plus tard, elle mettrait ce temps à profit pour se détendre un peu.

Comme Tran, Carole accueillit avec plaisir la proposition d'Yves d'aller prendre un café et de faire le point sur ce qui les attendait à Trondheim. Carole commanda un cappuccino. Yves, après avoir bu une gorgée de son ristretto, rappela que le vol jusqu'à Trondheim Vaernes ne prendrait guère plus d'une heure. À l'arrivée, ils devraient être attendus par leur interprète, Agnethe Winge, envoyée par leurs hôtes de la NTNU, l'université norvégienne des sciences et technologies.

— L'un dans l'autre, on devrait rejoindre l'hôtel vers 19h, précisa-t-il. On s'installe et on se retrouve dans le hall pour aller dîner. On trouvera bien un petit resto dans le coin, histoire de rentrer tôt.

— Ça roule, répondit Tran en tournant sa cuillère dans son latte macchiato. On s'installe. On se retrouve dans le hall.

— Carole ? interrogea Yves.

— Très bien, oui. Je préfère rester près de l'hôtel, moi aussi. Je voudrais pouvoir prendre le temps de revoir mes interventions avant de me coucher.

— Ok. Alors, commençons tout de suite, reprit Yves. Il nous reste une bonne vingtaine de minutes avant le check-in. On peut déjà revoir les grandes lignes.

*****

Carole s'installa dans l'avion tout en pensant qu'elle avait bien fait d'accepter de participer à ce voyage. Elle n'avait pas souvent travaillé pour Yves, mais c'était un type sérieux, expert en son domaine et qui lui donnait l'opportunité de développer ses points de vue auprès d'un bon nombre d'enquêteurs lors de ce congrès. Elle savait pourtant que sa présence ne lui était pas réellement indispensable. Qu'il aurait parfaitement pu assumer cette conférence seul, en la préparant avec elle à Paris. Elle prenait donc cette invitation comme une manière de lui signifier qu'il appréciait son travail de consultante dans trois des enquêtes menées par son agence ces quinze derniers mois. Une telle opportunité professionnelle lui donnait du courage pour ce dernier vol. Elle avait essayé

d’appeler Mat avant d’embarquer. Sans succès. Son mari était toujours très pris par son travail et peu disponible. Même pour elle. Elle aurait aimé entendre sa voix avant le décollage, mais elle devrait faire sans. Alors, Carole prit dans son sac la petite boîte métallique contenant ses chewing-gums aux plantes calmantes, en glissa un dans sa bouche et rangea l’étui comme l’avion commençait à rouler. Elle ferma les yeux, mâcha consciencieusement en se concentrant sur sa respiration. Quand elle sentit l’avion se soulever, elle se mit à compter. Ils n’étaient que 126 crocodiles lorsqu’elle estima que l’appareil s’était stabilisé. Il n’était pas monté très haut pour ce vol de cinquante-cinq minutes. Tant mieux, ça ferait moins à redescendre.

*****

À Trondheim, comme prévu, Agnethe Winge attendait le petit groupe dans le hall des arrivées. Leurs bagages récupérés, Carole, Yves et Tran n’avaient pas eu à la chercher bien longtemps ; elle tenait à la main une tablette arborant le logo de l’ALP, l’agence qu’avait créée Yves Langlois deux ans plus tôt.

Du plus loin qu’il s’en souvînt, Yves avait toujours enquêté. Enfant déjà, c’était toujours lui qui retrouvait, à grand renfort de collectes d’indices, les objets égarés dans la maison. À l’adolescence, il dévorait les histoires des héros des romans policiers classiques : d’abord Miss Marple et Hercule Poirot, puis Sherlock Holmes ou le commissaire Maigret avec lesquels il s’imaginait démasquer les coupables. Puis vint San-Antonio, qui resta longtemps le compagnon de ses soirées. Aujourd’hui encore, il lui arrivait d’acheter une des aventures du célèbre commissaire chez un bouquiniste des bords de Seine. Il lisait d’abord avec délectations les titres de tous les tomes disponibles, puis choisissait celui qui lui semblait le plus loufoque : *Galantine de volaille pour dames frivoles*, *Mon culte sur la commode* ou *Fleur de nave vinaigrette*. De vraies petites madeleines… Son bac latin-grec en poche, Yves Langlois s’était inscrit en faculté de droit avant de présenter le concours d’entrée à l’école nationale de police. Son goût pour les enquêtes l’avait mené où il voulait : incorporé en 1987, il intégrait la BRI en 1994. Il y avait mené sa carrière tambour battant jusqu’à ce qu’une balle de calibre 45 vienne se loger dans son bassin. Des mois de convalescence avaient cantonné le commandant Langlois chez lui. Il s’était mis à l’informatique pour passer le temps, en avait découvert

les subtilités et surtout les dangers. La toile n'avait pas de limites, les cyberdélinquants non plus. Yves explorait un nouveau terrain d'investigations. Sa rééducation terminée, il s'était fait muter à l'office central contre la criminalité liée aux technologies de l'information et de la communication. Un nouveau départ. Mais très vite, il avait réalisé que les budgets de la police étaient ridicules face au monde du crime numérique. Pour débusquer les criminels de l'informatique, les méthodes policières habituelles étaient sans intérêt. Inutiles les recherches dans les fichiers, inutiles les planques, inutiles les enquêtes de terrain. Il fallait du matériel hyperperformant et donc des moyens. Plus de moyens. Ses requêtes auprès de sa hiérarchie n'aboutissaient pas. Les relations se crispaient. Les résultats attendus décevaient. Alors le commandant Langlois avait pris, à 46 ans, un virage inattendu. Il avait démissionné, débauché un de ses jeunes lieutenants experts en cybercriminalité, Ludovic Tran, et monté une agence privée spécialisée en cybermenaces. Avec ce petit génie de l'informatique à ses côtés, Yves Langlois pouvait proposer des produits de sécurité haut de gamme à une clientèle prête à investir : conseils, prévention, protection, surveillance, recherches, analyses de risques, plans d'actions et enquêtes concernant tout ce qui pouvait toucher à la cybersécurité. Bien sûr, il acceptait aussi des affaires plus classiques, pour faire rentrer de l'argent. Des affaires familiales, des divorces chahutés, des enquêtes de probités pour des cabinets d'avocats… Mais la cybersécurité était clairement son cheval de bataille. Et l'ALP, l'agence Langlois Protection, avait décollé rapidement. Assez rapidement pour engager une secrétaire, puis un autre enquêteur, et s'adjoindre les services de consultants comme Carole Keay. Virage professionnel parfaitement négocié.

Agnethe accueillit chaleureusement la délégation de l'ALP dans un français impeccable. Elle s'exprimait d'une voix grave avec un très léger accent. C'était une belle femme dans la quarantaine, au physique très nordique. Grande, avec des cheveux blonds coupés au carré, de grands yeux bleus à peine rehaussés d'un peu de rimmel, des pommettes hautes et un teint parfait, elle était lumineuse et d'allure terriblement saine. Elle portait un jean et un pull blanc sous une veste en mouton retourné couleur framboise dont Carole décida immédiatement qu'elle voulait la même. Manifestement, Yves semblait ravi de ce qu'il voyait, lui aussi. Mais il ne s'agissait probablement pas de la veste. Tran ne lui accorda qu'un regard distrait et se remit aussitôt à pianoter sur son smartphone. Tout en s'inquiétant du confort de leur voyage, la guide pilota le trio jusqu'au parking.